Le document, parent pauvre de la donnée

A la recherche du fonds d’archives perdu

Journée d’études du groupe régional Aquitaine

De l’Association des archivistes français

(Maison des sciences de l’Homme d’ Aquitaine, vendredi 21 juin 2019)

10 Esplanade des Antilles, 33607 Pessac)

«  On pourrait écrire quelque chose sur l’art de traduire qui serait fort utile. J’entends par là traduire dans la langue de notre vie la langue des gens simples, ainsi que leur mode de traiter les choses. Les gens simples s’expriment de terrible manière sur certains sujets, en éclats de rire qui, traduits dans notre langue, sembleraient complètement différents. Nos discours sur les circonstances de la vie sont bien plus variés que nos réflexions sur elles. »

Georg Christoph Lichtenberg, Le miroir de l’âme, trad. de l’allemand par Charles Le Blanc, Paris : José Corti, 1997, p. 434

« De temps à autre, il faut réexaminer les mots, car le monde risque de disparaître et les mots de rester. Toujours les choses donc, et pas les mots. »

Georg Christof Lichtenberg, cité par Hans Georg von Arburg, « Lichtenberg, extraits et originalité », dans E. Décultot, dir., *Lire, copier, écrire. Les bibliothèques manuscrites et leurs usages au XVIIIe siècle*, Paris, 2003, p. 119

« Il n’y aura de science sociale, à mon sens, que dans une réconciliation, une pratique simultanée de nos divers métiers. Les dresser l’un contre l’autre, chose facile, mais cette dispute se joue sur de bien vieux airs. C’est d’une musique nouvelle que nous avons besoin »

Fernand BRAUDEL, chapitre IV de l’Introduction du *Traité de sociologie*, publié sous la direction de Georges Gurvitch, Paris, PUF, 2 vol., 516 et 466 p., in-8° ; 1ère édition 1958-1960, 3e édition, 1967-1968 [repris dans : Ecrits sur l’Histoire, Paris, Champs Flammarion, 1969, p. 120-121].

Interrogeons-nous, collectivement, sur les jeux d'échelle possibles dans l'abord présent des fonds d’archives et des documents disponibles, compte tenu de deux phénomènes distincts : une informatisation des inventaires qui a commencé en France dans les années 1980 et une mise en ligne des images d'une partie des originaux eux-mêmes dans les fonds qui a , dès les années 1990, représenté une autre évolution majeure. Cette évolution impressionnante, qui conduit à évoquer un "âge numérique", ne recouvrait pas, et de loin, la totalité d'un matériau accumulé depuis plus de deux siècles dans le réseau national des archives, avec une continuité permise par la forme des institutions françaises et l'extraordinaire densité de la production, dans ce pays, des archives.

De même que dans l'environnement écrit de la production des archives - institutionnel, administratif, judiciaire ou privé - une première transformation / sélection est opérée par les producteurs eux-mêmes de cette masse immense de documents, l'opération de leur collecte et de leur classement pour mise à disposition introduit elle aussi de profondes modifications.  Et toutes ces modifications affectent un matériau qui demeure lui-même, aujourd'hui,  une partie  immergée dans les dépôts, atteignable seulement en salle de lecture du fait que la numérisation n'est pas à l'échelle des masses conservées (et toujours en expansion), de l'"iceberg" des fonds et documents d'archives effectivement disponibles (on line *et* off line) du Moyen Age à nos jours.

L'opération historiographique à son tour, comme la plus modeste des recherches d'érudition locale ou de généalogie personnelle se constitue elle-même par un choix dans cet ensemble, un déplacement, une série de découvertes d'éléments neufs au milieu de l'ensemble, puis une restitution philologique du matériau à chaque fois sélectionné et surtout une critique. Celle-ci constitue le soubassement d'un récit toujours renouvelé où se mêlent depuis longtemps d'autres documents que ceux des archives (le paysage et son évolution, les faits de langue, les restes archéologiques ...).

L'empirisme et le positivisme avaient rêvé dès le XIXe siècle d'une mise en oeuvre exhaustive des documents, porteurs d'un paysage historique simplement observé puis finalement complètement décrit, un jour ou l'autre, par des savants capables de s'effacer eux-mêmes devant le "résultat" de leur travail. Cette vision qui fut celle de Langlois et Seignobos dans leur Introduction aux études historiques (1898) évoque aujourd'hui l'acception empirique de "résultats" de requêtes dans les bases de données, d'une recherche qui ne trouverait que ce qu'elle a tout d'abord cherché alors qu'elle ne fait très fréquemment, en archives, que chercher le sens de ce qu'elle a trouvé, au long des cartons et des registres.

Nous savons bien aujourd'hui, en outre, que l'effort critique n'est vraiment fécond qu'à condition qu'il accepte le caractère nécessairement lacunaire de tout corpus obtenu par la recherche au milieu de ce qui est disponible, dans les fonds mêmes et de manière nécessairement plus restreinte, dans les images d'archives en ligne.

Pour se mouvoir des ensembles qu'il aperçoit aux détails des documents où il replonge sans cesse, détails qui parfois ne s'annexent pas mais dérangent, comme l'écrit Arlette Farge, parce qu'ils représentent les écarts et la singularité de chaque vie humaine), le chercheur d'aujourd'hui manque peut-être souvent, en ligne, d'une vue plus claire de l'échelle du fonds. Cette  réalité familière à l'archiviste est à la fois floue dans ses contours et vivace dans sa matérialité. Jamais totalement en ligne par définition puisque souvent encore "ouvert", susceptible de compléments à collecter, qui parfois l'expliquent, ou "virtuel" lui-même bien que tout à fait matériel, par défaut de classement et d'identification, le fonds pose comme le document lui-même des problèmes à la fois théoriques (sa *définition*) et pratiques.

Son traitement s'inscrit dans une historicité qui redouble celle de la production elle-même des documents qu'il comporte, et celle des multiples aventures qu'il traverse dans le temps long, depuis sa production, jusqu'à son éventuel dépouillement.

En ce sens, l'abord du fonds et celui du document ne sont jamais complets avec les seules ressources d'une indexation au sein d'un web sémantique qui parfois font écran à leur matérialité et à sa perception par le public.

UN DIALOGUE A TOULOUSE

Un dialogue existe depuis quelques années à Toulouse. Il rapproche la tribu ancienne des historiens et universitaires des jeunes sciences de l'information et de la communication à propos du document. Il est principalement axé, pour l'instant, sur la diffusion et la médiation de documents (notamment d’archives, mais pas seulement) que notre présent agence, annote et utilise – « éditorialise » - à des fins diverses. Education, loisirs, communication peuvent y trouver leur compte, grâce en particulier à une étonnante effervescence numérique.

Ce dialogue a d’ailleurs déjà porté des fruits très prometteurs. Il s’appuie sur l’entreprise originale qu’est Com’en Histoire[[1]](#footnote-1). Il a donné lieu à des études de cas précises qui montrent l’extraordinaire variété des abords du document, en ligne, mais aussi « dans les murs » par les lecteurs, de plus en plus souvent renseignés en ligne sur la matérialité de l’objet archives, sur l’adresse du bâtiment qui les abrite, et la persistance d’une pratique historienne ou populaire (généalogique) de l’original. Au total, sur la nécessité de penser en détail les conséquences de la « révolution numérique ».[[2]](#footnote-2)

UN DIALOGUE A BORDEAUX

Mais le dialogue de Toulouse n’inclut pas vraiment, à ce jour, les archives, héritées ou collectées, classées avant d’être (de façon toujours parcellaire et fragmentée) numérisées, ni les archivistes d’aujourd’hui comme continuateurs du grand travail érudit qui crée leur institution dès le XIX e siècle en France[[3]](#footnote-3). La lente mais efficace mise à disposition d’un matériau toujours en expansion est leur œuvre, continuatrice des efforts organisateurs de Michelet, si sensible au « sang de l’Histoire » que furent pour lui-même les plus modestes des documents. Cette œuvre est aujourd’hui, paradoxalement, relayée[[4]](#footnote-4) et ensevelie par l’expansion d’une disponibilité numérique, dont un mythe tenace veut qu’elle soit à la fois « fidèle » ou même « semblable » à l’original, et à vocation englobante par rapport à toute masse d’archives physiques , même en expansion accélérée[[5]](#footnote-5).

Penser autrement le rapport entre l’historien, l’archiviste et leur instrumentation, en particulier l’instrumentation numérique, c’est, comme nous y invite Philippe Rygiel[[6]](#footnote-6), prendre en compte l’historicité d’acteurs très divers, morts ou vivants, grâce auxquels nous avons aujourd’hui des archives disponibles et en expansion forte. C’est aussi ne pas considérer comme superflue la question fondamentale : pourquoi y a-t-il des archives, ou comme Joseph Morsel l’écrit, comment se fait-il que nous en ayons ?[[7]](#footnote-7)

L’organisation d’une journée d’études le 21 juin 2019 à la Maison des sciences de l’Homme d’Aquitaine a pour but d’ouvrir un dialogue franchement élargi aux archives ou même, consacré uniquement aux archives. Elle est une étape importante d’une collaboration autour de l’œuvre et de la pensée de Robert Escarpit, entre l’Université Bordeaux-Montaigne[[8]](#footnote-8) et le réseau des Archives publiques, donc entre archivistes, historiens et sciences de l’information et de la communication.

Un élément central de ce dialogue est le classement en cours (février-juillet 2019) des papiers Escarpit conservés aux Archives départementales de la Gironde. Ce classement, réalisé aux Archives départementales selon les normes en vigueur par une doctorante du MICA (Laboratoire Médiations, Informations, Communication, Arts à l’Université Bordeaux-Montaigne) permet de considérer le fonds premièrement, désormais, comme une clef d’accès à une information-Escarpit inédite, en hommage à un des pionniers de ce domaine universitaire ; et deuxièmement comme un banc de test pour un nouveau mode de mise en ligne du couple inventaire / images d’archives, mode de mise en ligne qui ne serait pas oublieux des archives off line et permettrait à l’internaute d’aller « au-delà du miroir », en salle de lecture.

Le classement du fonds Escarpit est en effet à mettre en relation avec un projet régional de numérisation et d'édition augmentée des publications de Robert Escarpit. L'opération de classement est d'abord ce qui permet le signalement et l'accès à des documents inédits pour la réalisation de ce projet, mais pose également de nouvelles questions sur la mise en relation à envisager entre inventaires d'archives et documents numérisés et sur la manière de rendre compte de la matérialité et de l'unité d'un fonds sur un écran.

Alors que les archives peuvent être considérées comme des documents par intention, pour reprendre l'expression de Jean Meyriat [[9]](#footnote-9), le classement apparaît comme une forme de stabilisation de ces intentions à l'aide de l'analyse scientifique des archives. Cette opération est ce qui permet notamment de clarifier l'action à l'origine de la création d'un document ou de la constitution d'un dossier. La présentation de ces intentions originelles du producteur d'archives au sein d'un instrument de recherche favorise par la suite l'interprétation et la confrontation des documents et permet donc de les replacer dans une dynamique de création.

Dès lors, il existe un aller-retour entre la consultation de l'inventaire et la lecture des documents qui est aujourd'hui affecté par la numérisation d'une petite partie des archives. Face à ce constat, une piste de travail possible est la création d'un instrument de recherche innovant qui reconstitue le lien entre documents numérisés et inventaires.

Plus en profondeur, le contact au cours de leurs années d’apprentissage de jeunes chercheurs en Sciences de l’information et de la communication avec un métier simple mais que l’on ne comprend qu’à le pratiquer – celui de l’archiviste – paraît n’avoir que des avantages. Ce contact permet sans doute d’envisager mieux la question centrale du point de contact entre les archives objets et le lecteur qu’est la cote, et de repenser la façon dont cette cote peut se présenter dans une représentation à l’écran et dont on peut articuler cotes et balises ark lorsqu’il y a eu numérisation de certains documents parmi les fonds. Ici existe aujourd’hui un certain désordre qui est d’abord lexical et en certain cas lié à une organisation peu claire des interfaces de consultation des inventaires / images d’archives.

Une réflexion approfondie s’impose en effet, centrée sur la pratique d’aujourd’hui, c’est-à-dire sur l’étude des documents et des fonds d’archives en salle de lecture et à distance. Un manuel récent paru chez Armand Colin et qui devrait être le livre de chevet de tout lecteur d’archives aujourd’hui en France, nous y invite.[[10]](#footnote-10) Cette réflexion nous permettrait d'appliquer des technologies qui existent déjà dans un domaine envahi par le dogme du web sémantique ou par le rêve de classifications / indexations capables de rendre compte à la fois d’une globalité et d’un détail. Une vision techniciste fait littéralement écran entre le chercheur et la réalité du document, alors même qu'elle est porteuse de la promesse irréalisable de "déterritorialiser" le document et d'en présenter une approche complète et exhaustive en ligne.

- la mise en ligne d'un inventaire feuilletable individualisant le fonds qu'il décrit et mettant en regard de façon intuitive les parties en ligne et les parties consultables sous forme d'originaux  
  
- l'individualisation d'index propres à chaque fonds - dans la tradition des anciens index d'inventaires imprimés - et prêts pour une intervention collaborative en direction d'un public spécialisé, comportant selon le type de fonds plusieurs communautés épistémiques, et ayant l'habitude d'allier consultation off line et on line (soit certainement plus de 100 000 personnes en France, après minoration des chiffres officiels si l’on prend en compte les inscriptions multiples dont n’existe aucune statistique centrale).

- la constitution de bases de connaissances en archives, destinées à compléter sur des questions/réponses précises adressées par le public à un service d'archives, les dispositifs d'indexation déjà existants, qui révèlent leurs limites dès qu'un lecteur est engagé dans l'étude d'une question précise ou locale. Le modèle sera ici ce que pratiquent les bibliothèques depuis longtemps (Guichet du savoir, Rue des facs, Eurekoi). Il s’agit en outre avec un tel outil de permettre l'échange de clefs de recherches précises (les cotes des originaux, généralement non numérisés) entre membres de communautés épistémiques très variées, en prenant en compte l’épuisement heuristique prévisible de l’effort généalogique.

Ces questions et réponses sur des points précis, dans le souvenir de *l’Intermédiaire des chercheurs et des curieux* , ne seraient pas fondées sur des thèmes sans rivages (la pêche à la ligne à travers les âges, la construction de la maison du paysan etc), mais limitées à la sphère de chaque fonds ou groupe de fonds et à leur localité, qui sont précisément les caractéristiques pour lesquels le matériau archives est irremplaçable. Ces bases de connaissances, ouvertes à une approche participative par des communautés épistémiques particulières, pourraient être un point de contact privilégié entre l’archiviste et ses publics.

Liées à l’univers de Wikipedia ou de Wikisources elles lui ouvriraient la large fenêtre qui lui manque encore pour l’ancrer dans les originaux d’archives.

COMMUNICATIONS DU 21 JUIN 2019

Jonathan BARBIER, docteur en histoire contemporaine (2016) et Antoine MANDRET-DEGEILH, docteur en science politique de Sciences Po Paris (2015)

(Laboratoire des sciences sociales du politique ; Toulouse)

**Le vocabulaire des archives à l’épreuve de leur double vie analogique et digitale : ruses et manières propres de cheminer à travers la forêt des produits proposés**

Cette communication vise à interroger la pluralité des mots relatifs au travail sur archives et de leurs acceptions.

La numérisation, la photographie, les délais de plus en plus courts des séjours aux archives ont changé en effet en profondeur le lien, le contact, voire le toucher que tout lecteur entretient avec les documents d’archives. Le vocabulaire se fait le reflet de ces changements : il suffit ici de penser à des verbes tels que « communiquer », « publier », « numériser », « dépouiller », dont l’usage immodéré – et souvent irréfléchi – se développe dans le langage courant, pour s’en convaincre. Au moment où la « révolution » numérique bouleverse la pratique du travail sur archives, il apparaît donc opportun de s’interroger sur les lexiques des archives que lecteurs et archivistes emploient. Le « fonds » a-t-il encore un sens à l’ère de la numérisation massive des pièces ? Les « documents » sont-ils toujours pertinents pour qualifier les archives ? Les « données » sont-elles nécessairement des archives ? etc. Sans chercher à l’exhaustivité, nous désirons appréhender cette problématique des mots et de leurs définitions en nous intéressant à la fois aux textes et aux gestes des praticiens.

Pour ce faire, nous comparerons les usages de termes précédemment mentionnés par les différents praticiens du monde des archives. Il s’agira aussi bien de revenir sur les évolutions lexicologiques et sémantiques des textes législatifs qui accompagnent les transformations de l’archivistique – en allant voir notamment du côté des coulisses de leur élaboration –. que d’analyser les changements qui ont affecté ces dernières décennies les lexiques des spécialistes des archives, qu’il s’agisse des archivistes eux-mêmes ou bien des lecteurs des archives. Ces derniers ont en effet eux aussi appris à forger leurs propres boîtes à outils lexicologiques, lesquelles ne manquent pas de varier selon les publics de lecteurs et les usages que ces publics font des archives. Un.e généalogiste ne parle pas, en effet, de la même façon du travail sur archives qu’un.e chercheur.e et ce, d’autant plus que les chercheur.e.s jonglent avec différents lexiques selon leur discipline de rattachement notamment. Historiens, sociologues, politistes ont en effet des conceptions différentes des archives en fonction de leurs terrains d’enquête, de leurs méthodologies ou de leurs formations respectives.

Elsa TADIER, docteur en sciences de l'information et de la communication

(GRIPIC, Groupe de recherches interdisciplinaires sur les processus d’information et de communication à l**'Ecole des hautes études en sciences de l'information et de la communication -** CELSA, Paris-Sorbonne)

**Mots du corps, mots du livre, mots des archives : enjeux de la transformation des gestes savants ordinaires "à l’heure du numérique »**

La pratique des archives nous invite à plonger dans une langue, un vocabulaire de spécialistes qui partage avec celle du livre une forme d’intimité, sinon à tous niveaux, du moins à plusieurs égards.

Pour le livre, ce vocabulaire (depuis la codicologie jusqu’aux acteurs de sa fabrique) relève fortement d’une corporéité endormie dans une langue qui l’éveille, en réveille les infimes vibrations. Le livre est en effet considéré comme un *corps* pourvu d’une *tête* et de *pieds*, d’un *dos* et d’une *épine*, notamment.

Au-delà de la projection anthropomorphique, la langue du livre – comme parfois celle des archives – *nous invite à revenir à la matérialité des objets que nous manipulons* dans la pratique de recherche : par exemple, la *peau* du parchemin, caractérisée par ses *nervures* et *cicatrices*, sont autant d’éléments dont le lecteur – le chercheur ou l’archiviste qui classe, organise, recense, thématise, traite le document – se font les témoins privilégiés. Cette matérialité singulière n’est pas dénuée de sens : elle travaille notre appréhension, notre compréhension des documents constitués pour nous en archives. Elle en donne des indices : temporalités, accidents, ratures, effacements, métamorphoses s’y lient et s’y délient…

Ainsi la langue convoque-t-elle le corps du lecteur qui, lui aussi, « lit », en mobilisant dans sa lecture quantité d’éléments relevant d’un savoir « infra-ordinaire » : il n’est que de penser au papier qui se touche, se sent, se définit à travers la *main*, dont on a fait un geste de mesure pour évaluer son poids et son grammage, mesure qui a aujourd’hui valeur arithmétique.

Après un retour sur cette « langue du corps », l’intervention visera à soulever un certain nombre d’interrogations autour des métamorphoses engagées par le numérique. Depuis que s’est amorcé un vaste mouvement de numérisation de certains documents d’archives dont l’image devient « consultable » de n’importe où, certaines archives (et non les fonds) deviennent « accessibles » partout où elles ne sont pas. Le corps du lecteur n’a plus besoin de se déplacer pour les faire venir à lui. Mais fait-il vraiment advenir les archives au sens plein du terme ? Que se joue-t-il dans cette transformation ? La numérisation engage en effet une *métamorphose matérielle* qui transforme le rapport à la pratique des archives – et à la production du savoir. Au cœur de cette problématique : la transformation du *corps à corps* des archives et de leur lecteur. Le corps sera-t-il la langue perdue du numérique ?

Franck CORMERAIS, professeur à l’Université Bordeaux-Montaigne, et Lucie VIEILLECROZE, doctorante en Sciences de l’information et de la communication

(Laboratoire MICA, Médiation, information, communication, arts ; Bordeaux)

**Le triptyque documents, archives, données : une approche du nexialisme à travers le classement du fonds Robert Escarpit**

Dans le texte *Pour une épistémologie* *des sciences de l'information et de la communication*(1976), Robert Escarpit assimile les sciences de l'information et de la communication au nexialisme, une science fictive imaginée par A. E. Van Vogt dans son livre *La Faune de l'espace*, dont l'objet est de faire le lien entre les différents savoirs. Cette proposition fait écho à l'activité du chercheur qui s'est lui-même intéressé à différents champs scientifiques émergents (littérature comparée, sociologie de la littérature, sciences de l'information et de la communication, etc.). La diversité de ses travaux transparaît aujourd'hui dans le fonds d'archives Robert Escarpit et le respect de l'intégrité du fonds implique la cohabitation de ces différentes disciplines au sein des documents.

En prenant l'exemple du fonds d'archives Robert Escarpit, il s’agit de s’interroger sur les apports d'une classification archivistique pour la modélisation de l'activité scientifique d'un chercheur et sur les apports et limites du numérique pour le classement et la mise en données de ses archives. Alors que le classement est ce qui transforme la pile de documents en archives et permet la mise en données du fonds, comment les technologies numériques peuvent-elles favoriser la recherche et la consultation des archives ?

**11 h 15 – 11 h 45**

Philippe RYGIEL, Professeur d'histoire contemporaine à l’Ecole normale supérieure de Lyon

(LARHA, laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes, pôle Histoire numérique)

**Les portails Francearchives et Online Archives of California et les deux visions de la normalisation archivistique : mon oncle d’Amérique ?**

**11 h 45 – 12 h 15**

Yann POTIN, chargé d'études documentaires aux [Archives nationales](https://fr.wikipedia.org/wiki/Archives_nationales_(France)), [maître de conférences](https://fr.wikipedia.org/wiki/Ma%C3%AEtre_de_conf%C3%A9rences_(France)) [associé](https://fr.wikipedia.org/wiki/Enseignant-chercheur_associ%C3%A9) en [histoire du droit](https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_du_droit) à l'[Université Paris-Nord](https://fr.wikipedia.org/wiki/Universit%C3%A9_Paris-XIII)

**Le projet *Open Jérusalem Archives* pour une nouvelle histoire de la ville (sainte) : ouvrir, entrouvrir, connecter, communiquer les fonds d’archives**

Cette intervention entend constituer un retour réflexif et méthodologique autour d’une enquête collective internationale, associant une équipe d’une dizaine de chercheurs et archivistes, mobilisant un réseau d’une cinquantaine de collaborateurs. Le point de départ est une question historiographique classique – quelles sont les documents d’archives mobilisables pour faire l’histoire locale d’une ville globale comme le fut Jérusalem au XIXe siècle ? C’est à ce défi qu’a voulu répondre le programme « Open Jerusalem Archives (1840-1940) », financé par l’ERC (European Research Council) entre 2014 et 2018 et porté par Vincent Lemire (voir le carnet de recherche : <https://openjlem.hypotheses.org/>). Il s’agissait autant de se libérer d’une lecture univoque par fonds « nationaux » que de trouver un moyen de contourner la dispersion géographique de documents disséminés à travers la Turquie, divers pays d’Europe et du Moyen-Orient, mais aussi la Russie, l’Arménie ou l’Ethiopie, tout en prenant cette même logique de distribution pour objet de réflexion et d’investigation.

Au total, le produit principal de la recherche, à partir d’une série d’opérations d’identification, sinon de collecte, de cartographie et de descriptions archivistiques d’une masse documentaire fondamentalement hybride sur le plan juridique et plus encore multilinguistique, a constitué à la mise en œuvre d’une sorte d’hyper inventaire raisonné des fonds, structuré par une relative uniformité de description et une véritable unité de description linguistique (<http://www.openjerusalem.org/>).

En reconstituant de manière rétroactive les grandes étapes de réalisation du projet, on s’efforcera de restituer la confrontation et les malentendus entre producteurs et usagers, entre archivistes et chercheurs, entre mise en archives et fabrication des données.

**14 h 00 – 14 h 30**

Michelle BUBENICEK, directrice de l’Ecole nationale des chartes

**De Theleme à Adele : évolution des plateformes de mise en ligne des supports d'enseignement de l'Ecole nationale des chartes (titre provisoire)**

L'Ecole nationale des chartes s'est engagée de longue date dans la numérisation et la mise en ligne de ses supports d'enseignement traditionnels que sont les fac similés.   
Dès les années 2000 le site THELEME (Techniques pour l'Historien en Ligne: Etudes, Manuels, Exercices, Bibliographies) permet la consultation de ces documents dans la perspective pédagogique assumée d'en améliorer la compréhension, à tous niveaux: paléographique, linguistique, diplomatique. Outre les dossiers de documents, transcrits et commentés au crible de différentes disciplines et méthodes critiques, le site propose des cours d'introduction et des outils pour l'étude et la recherche permettant de situer les objets textuels dans le contexte épistémologique qui est le leur.

L'évolution des techniques et les progrès de l'intelligence artificielle dans le domaine de la reconnaissance des écritures, de la lemmatisation des textes et du traitement automatisé de la langue permet à ces ressources pédagogiques de faire peau neuve dans le cadre du programme ADELE (Album de Diplomatique en ligne), que l'ENC vient de déployer dans le cadre des cours de diplomatique d'Olivier Guyotjeannin.

L'intervention reviendra sur les perspectives qu'ouvre très largement cette nouvelle plateforme.

**14 h 30 – 15 h 00**

Fabrice PAPY, professeur à l’Université de Lorraine, Sciences de l’Information et de la communication

**Les innovations numériques anthropocentrées pour le web des données et des documents : davantage de liens, davantage de sens pour les usagers ?**

Les développements récents en matière de dispositifs numériques technodocumentaires révèlent que les approches technocentrées ne peuvent plus être l’alpha et l’omega de ces réalisations numériques destinées à un très large public dont l’empan des affiliations et des habiletés techniques/technologiques s’avère fort différent. La pénétration massive des réseaux sociaux numériques dans les activités les plus diverses et la généralisation de l’Expérience Utilisateur (UX) ont déplacé l’épicentre de conception d’une approche technocentrée à une approche résolument anthropocentrée où l’activité du sujet, ses capacités et son projet d’usage ne peuvent plus être écartées ou absorbées dans des conceptions modélisatrices excluant usages et détournements. Le frémissement d’une réappropriation des objets numériques et de leurs traitements par des usagers invités à en imaginer des usages inédits (voire innovants) trouvent voix au chapitre, à l’instar des propositions citoyennes de la plate-forme data.gouv.fr. Les recherches en Sciences de l’Information et de la Communication interrogent depuis plusieurs années ces processus d’information et de communication instrumentés par le numérique où les questions d’usage sont prépondérantes. Je m’attacherai au travers de quelques expérimentations dans différents contextes documentaires récents à illustrer les approches innovantes destinées à améliorer les usages de ces plates-formes numériques de notre « société de l’information ».

**15 h 00 – 15 h 15 : PAUSE**

**15 h 15 – 15 h 45**

Jean-Marc WELLER, chercheur CNRS

(LISIS : Laboratoire Interdisciplinaire Sciences Innovations Société, UPEM : Université Paris Est Marne)

**Ce que la numérisation des écrits fait au travail. Un regard sociologique sur les métiers du droit et leur production d’actes**

Très étroitement associé à l’écrit et à la preuve, le document fait l’objet d’un travail de confection, d’enregistrement et d’interprétation éminemment déterminant. Si les juristes, les médecins, les bibliothécaires, les chercheurs, et bien d’autres professionnels, n’ont de cesse d’en manipuler les écrits, ils le font de manière différente,  à des fins qui leur sont propres, et au prix de procédés et de conceptions qui leur confèrent des statuts différents. Ces différences apparaissent particulièrement manifestes dès lors qu’on s’intéresse à la matière dont les écrits sont fait et à ce celle-ci fait à la connaissance.

Dans le prolongement des travaux sociologiques qui se sont intéressés aux écrits que je rappellerai brièvement, dans la perspective d’un dialogue avec la question des archives et de leur numérisation posée par la journée d’étude, mon intervention reposera sur le cas des métiers juridiques à l’épreuve de la digitalisation. J’examinerai, en particulier, l’intérêt et les limites d’une analyse du travail opposant voie analogique et voie numérique dans le traitement des écrits.

**15 h 45 – 16 h 15**

Victor LE BRETON-BLON, doctorant en Histoire du droit

(Institut de recherche Montesquieu, Université de Bordeaux)

**L'autre côté du miroir** **: une thèse d’histoire du droit des affaires à l’époque moderne, du document à la donnée et de la donnée au document.**

**L**e quotidien de l’historien renouvelle sans cesse la question de la diffusion et de la médiation des sources historiques. Cependant, ces thématiques constamment réitérées au fil des progrès techniques peuvent rapidement se heurter à la complexité d’un fonds d’archives.

L’exploitation des archives est en grande partie tributaire de deux notions : le document et la donnée. Le juriste historien collationne ainsi les documents et les systématise pour en extraire une expression du droit. La perspective d’une numérisation des archives ou d’un classement axiomatique et informatisé de leurs ressources peut alors apparaître comme une aubaine pour le chercheur pressé. Toutefois, la crainte d’un document perdu dans sa donnée se profile. La disparition du matériel physique au profit d’un chiffre, d’un pourcentage, pourrait être la résultante d’une perte d’appréhension matérielle de l’acte qui est pourtant nécessaire à l’historicisation du document.

Ainsi, les différentes orientations qui pourront naître des discussions suscitées par ce colloque ne doivent pas masquer la dialectique du document et de la donnée. Le document n’est-il qu’un acte qui peut être transcrit et détaché de son support physique ? La donnée est-elle un instrument suffisant pour le chercheur ? A-t-elle gagné son autonomie grâce aux lettres de noblesse de l’analyse quantitative ?

Notre communication ambitionne donc de replacer au centre du débat lié à la numérisation des archives la question du document, de la donnée et des liens qu’entretiennent ces deux éléments à travers le témoignage d’une thèse d’histoire du droit.

1. Lieu virtuel et humain à la fois, qui par définition ne se limite pas à Toulouse et assure la communication au sein d’une jeune et enthousiaste recherche, pas du tout oublieuse des « vraies » archives. Com’en Histoire l’affirme fièrement : l’Histoire est une question de communication. C’est autour de cette notion si riche, mythe central de nos sociétés, que tourne aussi la présente journée d’études, en insistant sur les gestes qui permettent de communiquer fonds et documents in extenso, dans leur propre « version originale », parfois même en shuntant le sang de l’Histoire cher à Michelet et en l’exonérant momentanément de sa carapace numérique. [↑](#footnote-ref-1)
2. Patrick FRAYSSE, Jessica de BIDERAN, Julie DERAMOND, [*Le document*](http://www.sudoc.abes.fr/xslt/DB=2.1/SET=2/TTL=1/CLK?IKT=1016&TRM=Le+document)*: dialogue entre sciences de l'information et de la communication et histoire*, Toulouse : Cépaduès – éditions, 192 p. Voir en particulier l’enquête de Julie Deramond sur la constitution de ses propres archives par l’historien aujourd’hui, et sur son contact maintenu dans à peu près la moitié des cas, malgré le manque de temps, avec les archives « sources ». [↑](#footnote-ref-2)
3. Convoqués traditionnellement (mais aujourd’hui de façon accélérée) en toutes sortes de commémorations dont les enjeux réels leur échappent largement, les archivistes vont bientôt pouvoir célébrer le bicentenaire de la création de l’École des chartes (1821), sans parler de toutes sortes de dates liées à l’envol de l’érudition et de la diplomatique que les XVIIe, XVIIIe et XIXe siècle pourrait nous fournir en abondance, depuis la publication du grand œuvre de Mabillon (1681). [↑](#footnote-ref-3)
4. Longue vie au portail national Francearchives, qui a deux ans ! [↑](#footnote-ref-4)
5. C’est la masse même de ces documents (1,5 km linéaires de plus tous les ans, sous forme *papier*, aux Archives départementales de la Gironde, par exemple), leur très faible exploitation réelle c’est-à-dire sérielle, la difficile sélection parmi eux d’ « archives essentielles » qui alimente aujourd’hui, s’ajoutant à une incertitude déjà ancienne sur l’identité et l’histoire locale, une résurgence de l’ »archivopessimisme » dont Louis Bergès avait très finement analysé les traits originaux dans la *Gazette des archives* en 1995 : « Sur ce terrain-là, deux cultures s'opposent et parfois se complètent : une culture créative, généraliste, à caractère urbain, de tendance francilienne, qui tend à l'uni dimensionnel et se nourrit de la normalisation ambiante. Elle domine dans des secteurs comme le théâtre, la danse, la musique, la lecture publique. Face à elle, se dresse une culture patrimoniale, provinciale, attachée au terroir qui se nourrit d'histoire locale et dont les généalogistes constituent les gros bataillons. Cette culture que l'on pourrait qualifier de proximité est alimentée par la crise identitaire de nos sociétés techniciennes qui pousse chacun à se rattacher à un terroir, à s'identifier à une culture régionale qui est aussi souvent une culture familiale. Églises, châteaux, sites naturels et cuisine locale se mêlent pour caractériser le goût de ceux qui sont attachés au patrimoine sous toutes ses formes. Les Archives se rattachent bien entendu à cette seconde forme du culture qui a le désavantage d'être plus discrète que la première, de préférer vivre dans l'ombre plutôt qu'à la lumière, et qui de ce fait intéresse peu les ministres qui se sont succédé Rue de Valois ». [↑](#footnote-ref-5)
6. Philippe RYGIEL, *Historien à l’âge numérique*, Villeurbanne : Presses de l’Enssib, collection « Papiers », 2017, 208 p. [↑](#footnote-ref-6)
7. Les chercheurs, et même les archivistes, écoutent-ils suffisamment la voix des historiens – assez rares – qui ne considèrent pas à la suite de Pierre Chaunu que la préoccupation épistémologique relève d’un luxe intellectuel freinant le vrai travail de recherche, de « délices de Capoue » pour historien inoccupé ? Joseph MORSEL, « Traces ? Quelles traces ? Réflexions pour une histoire non passéiste », *Revue historique*, 2016, n° 680, pp. 813-868. [↑](#footnote-ref-7)
8. Laboratoire MÉDIATIONS, INFORMATIONS, COMMUNICATION, ARTS (MICA), Franck Cormerais. [↑](#footnote-ref-8)
9. Jean Meyriat, qui fut aux côtés de Robert Escarpit, l’un des pionniers en France des sciences de l’information et de la communication. [↑](#footnote-ref-9)
10. Jonathan BARBIER, Antoine MANDRET-DEGEILH, *Le travail sur archives. Guide pratique*, Paris : Armand Colin, 2018, 288 p. [↑](#footnote-ref-10)